

LUCRECE (- 98/ -55 avant J.-C.)

DE LA NATURE DES CHOSES (*De natura rerum*)

Traduction (1899) de André LEFEVRE

LIVRE 1 (vers 425 au vers 636)

Reprenons. La nature a donc deux éléments :
Les corps, groupes doués de divers mouvements ;
Et le vide, le lieu des corps et leur carrière.
Le simple sens commun affirme la matière ;
Que si nous récusons le témoin et le fait,
Plus de fond, plus de cause où rattacher l'effet ;
La raison a perdu son principe et son guide.
D'autre part, sans milieu, sans espace, sans vide,
Où pourraient se tenir et se mouvoir les corps ?
De ces deux grands agents je t'ai dit les rapports
En vain concevrait-on une troisième essence,
Exempte de tout vide et de toute substance :
Rien n'existe sans forme ou sans dimension.
Si faible sur les sens que soit l'impression,
L'objet en est matière ; et tout espace où l'être
440
Sans obstacle palpable impunément pénètre,
C'est le vide. Ainsi tout, ou bien doit se mouvoir,
Sinon par un effet de son propre pouvoir,
Au moins sous l'action de quelque autre matière,
Ou bien au mouvement doit servir de carrière.
Or, puisque l'action et les chocs mutuels
N'appartiennent jamais qu'aux corps substantiels,
Puisque l'espace ouvert ne peut être que vide,
Rien n'existe en dehors du vide et du solide,
Nulle réalité qui puisse en aucun temps
Donner prise à l'esprit ou tomber sous les sens.
Nous n'admettrons donc pas de troisième nature.
Tout ce qu'on rangerait dans cette classe obscure
Se relie aisément aux deux premiers états,
Soit comme qualités, soit comme résultats.
J'appelle qualité ce que nulle puissance
N'ôterait d'un objet sans en briser l'essence :
La chaleur dans le feu, le poids dans le rocher,
L'humidité dans l'eau, dans les corps le toucher,
Dans le vide absolu la pure inconsistance.

Tout ce dont la venue aussi bien que l'absence
 Laisse subsister l'être en son intégrité,
 Comme discorde et paix, servage et liberté,
 Opulence et misère, à bon droit je l'appelle
 Résultat, circonstance, affaire accidentelle.
 Le temps, par soi, n'est pas : c'est la fuite des ans ;
 Ce qui fut ou sera lui donne seul un sens.
 Le temps, qui l'a touché ? Peux-tu séparer l'heure
 De la réalité qui marche ou qui demeure ?
 Lorsqu'on nous conte Hélène oubliant son époux,
 Les Troyens par la guerre abattus, croyons-nous
 Qu'une existence propre anime encor ces choses ?
 Non. L'âge irrévocable en a repris les causes,
 Et les hommes sont morts avec ce qu'ils ont fait.
 Des êtres et des lieux tout acte est un effet.
 Est-ce que, sans matière, Hélène eût été belle ?
 Sans espace, comment aurait pu l'étincelle
 Dont l'amour embrasa le coeur du Phrygien
 Jaillir en incendie au rivage troyen,
 Et le cheval de bois répandre sur Pergame,

Nocturne enfantement, la vengeance et la flamme ?
 Il faut donc refuser aux faits, simples rapports,
 Cette réalité qu'ont le vide et les corps ;
 Manifestations du mouvement écloses,
 Ce sont des accidents de l'espace et des choses.
 Tout corps est germe simple ou groupe d'éléments.
 Simple atome, il n'est pas de chocs si véhéments
 Qu'ils puissent ébranler cette unité suprême.
 Indivisible et plein, il demeure le même.
 Tu doutes, n'est-ce pas ? de cette éternité.
 Nulle part n'apparaît tant de solidité.
 La foudre et les clameurs traversent les murailles ;
 La mine fait des monts éclater les entrailles ;
 Le fer dans le brasier blanchit ; le métal bout ;
 La dureté de l'or mollit et se dissout ;
 La glace de l'airain s'étale en nappe ardente ;

Lorsque s'emplit la coupe entre nos mains pendante,
 Nous sentons à la fois et monter la liqueur
 Et l'argent s'imprégner de froid ou de chaleur.
 Où donc est dans les corps cette solide trame ?

À défaut du regard la raison la proclame.

Écoute, et quelques vers te feront concevoir
L'éternité de corps que tu ne peux pas voir
Et la solidité des atomes, semence
De tout ce qui se meut dans la nature immense.
Puisque deux éléments absolument divers
De leur double principe ont formé l'univers,
Il faut que chacun d'eux, irréductible essence,
Existe en soi, par soi, de sa pleine puissance.
Nous savons que le vide est l'espace vacant ;
Il s'ensuit que tout corps de ce vide est absent ;
Et tout corps à son tour doit exclure le vide.
L'atome est en lui-même immuable et solide.
Le vide étant un point nécessaire, avéré,
Ne faut-il pas qu'il soit de matière entouré ?
Car comment les objets contiendraient-ils du vide,
S'ils ne le renfermaient dans un réseau solide ?
Qu'est-ce que ce contour, ce lien, ce tissu ?
Un groupe de substance. À présent, conçois-tu
Qu'aux corps désagrégés survive la matière

520

Et que dans son atome elle demeure entière ?
Supprimes-tu le vide ? Alors le monde est plein.
Supprimes-tu les corps dont le contour certain
Détermine et remplit l'espace qu'il habite ?
L'univers se résout en vide sans limite.
Ce dilemme te place entre deux absolus ;
Rien n'est plein tout à fait, rien n'est vide non plus ;
C'est donc qu'il est des corps fixes, dont l'existence
Nous fait du vide au plein mesurer la distance.
Nul choc intérieur, nul assaut du dehors,
Rien, ne peut ébranler l'unité de ces corps.
Sans vide, tu le sais, il n'est dans la nature

56

Ni rencontre, ni choc, ni chute, ni rupture ;
Sans vide, l'eau, le feu, le froid, agents mortels,
N'entreraient point au coeur des êtres corporels ;
Et plus de vide en elle enferme chaque chose,
Plus vite et plus à fond elle se décompose :
Or si l'atome est plein, inaltérable, il faut
Que l'éternité siège en ce corps sans défaut.
Si la matière enfin n'était pas éternelle,

540

Le néant l'eût reprise et, seul, eût dû sans elle
Remplir d'un monde neuf la place de l'ancien !
Mais il est établi que rien ne vient de rien,
Et que rien ne retourne où rien n'a pris naissance.

Il est donc un principe, une immortelle essence,
Où la mort fait rentrer les êtres, et d'où sort
Ce qui doit remplacer ce qu'a ravi la mort.
Et pour braver le poids des siècles, pour suffire
À ce travail sans fin qui produit pour détruire,
Il faut l'atome plein dans sa forte unité.
Si la Nature n'eût à l'atome arrêté
La dissolution des choses, la matière,
Par l'âge infatigable effritée en poussière,
Ne pourrait même plus se condenser à temps
Pour conduire un seul être à la fleur de ses ans.
La ruine est rapide et lente la croissance.
Jouets de la durée, étreints par la puissance
Invincible des jours sur eux amoncelés,
Les corps, à l'infini broyés et morcelés,
Trouveraient-ils jamais le loisir de renaître ?

560

Or ne voyons-nous pas la mort réparer l'être,
Et toute forme atteindre à sa maturité ?
Le morcellement donc s'arrête à l'unité.
Mais comment obtenir de germes si solides
La molle expansion des substances fluides,
La terre, l'onde, l'air, la vapeur et le feu ?
Par le concours du vide, universel milieu.

57

Si l'atome au contraire est de molle nature,
D'où vient que le fer tranche et que la roche est dure ?
L'univers tout entier, miné profondément,
Va manquer par la base et perd son fondement.
Les principes sont donc immuables et fermes,
Et c'est la densité plus compacte des germes
Qui donne la vigueur à leurs créations.
Puisqu'un terme constant aux générations
D'avance a mesuré la croissance et la vie,
Qu'une ligne certaine et dont nul ne dévie
A circonscrit le champ de leur activité,
Puisque le pacte dure, à ce point respecté
Que l'oiseau dans leur ordre a gardé d'âge en âge

580

Les couleurs que sa race assigne à son plumage,
Il faut qu'en tous les corps réside un élément
Inaltérable ; car, si quelque changement
A pu dénaturer l'essence originelle,
C'en est fait : quelle foi désormais nous révèle
Ce qui peut naître ou non, comment tout porte en soi
Le développement de sa force, et la loi

Par la nature assise au plus profond de l'être ?
Quel caprice obstiné ferait donc reparaître
Jusque chez les enfants de leurs derniers neveux
Les appétits, l'allure et les moeurs des aïeux ?
Dans l'atome suprême, insoluble, intangible,
La petitesse atteint les bornes du possible.
Rien n'existe au-dessous de l'atome, du point.
Indistinct par lui-même, il ne s'isole point
De l'être dont il est le fond et l'origine,
Du corps où par milliers la Nature combine
Des points semblables, forts de leur cohésion.
Seuls, ils ne pourraient pas engendrer l'action ;
Ils se rassemblent donc en faisceaux dont la force,

600

Bravant tous les assauts, les sauve du divorce,
Groupés, non par hasard ou par leurs volontés,
Mais par l'intime loi de leurs affinités,

58

Particules sans nombre, unités sans parties,
De toute décroissance à jamais garanties,
Soutiens de l'univers, que leur enchaînement
Dans leur simplicité garde éternellement !
Si l'atome n'est pas la fraction suprême,
Le plus minime corps est composé lui-même
De corps infiniment divisibles, et tout
Par moitiés de moitiés en moitiés se dissout ;
Et l'infini devient la commune mesure
Entre le point infime et l'immense nature :
Comment les distinguer ? Est-ce que l'on surprend
Le terme du petit plus que la fin du grand ?
Ce sont deux infinis. Mais la raison proteste,
Et dans ce mauvais pas un seul recours lui reste,
L'atome, l'unité pleine, sans fraction,
Dont le corps simple échappe à la destruction.
L'être ne se résout qu'en ses principes mêmes ;

620

Si ce ne sont pas là les éléments extrêmes,
Au lieu de combiner pour de nouveaux efforts
Ces poids, ces mouvements, ces chocs et ces rapports
Par lesquels l'univers se reconstruit et dure,
Sourds au pressant appel de la mère Nature,
En stériles fragments évaporés sans fin,
Ils fuiront à sa voix et fondront sous sa main.
C'est par leur union qu'enfante la matière ;
Comment s'uniront-ils s'ils tombent en poussière ?
Mais s'il n'est pas de terme à leurs divisions,

Encore faudra-t-il que nous en convenions !
Un certain nombre au moins, à tous les coups rebelle,
Sans perte a dû franchir la durée éternelle.
Ô contradiction ! Eussent-ils résisté ?
Condamnés sans retour à la fragilité,
Aurait-ils pu survivre aux assauts innombrables,
Au long acharnement des ans irréparables ?